NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

96 N° 2 1974

Croire en la Résurrection (à suivre)

Édouard POUSSET (s.j.)

p. 147 - 166

https://www.nrt.be/fr/articles/croire-en-la-resurrection-a-suivre-1186

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Croire en la Résurrection

La résurrection du Christ est le centre du mystère chrétien. Nous croyons que le *Christ vit dans l'unité de son être entier,* et *sa vie est la vie de quelqu'un qui tient à tout l'univers matériel.* Le Christ n'est pas entré dans une immortalité comme celle à laquelle croyaient les Grecs à la manière de Socrate et de Platon : vie immortelle de l'âme séparée du corps. Non : quelles que soient nos divergences dans nos essais pour nous représenter ce à quoi nous croyons, nous sommes d'accord là-dessus : la résurrection du Christ concerne directement notre univers, monde physique et histoire humaine.

Au fond, dans l'affirmation de la résurrection du Christ il y a l'idée de l'*unité accomplie.* Nous sommes des êtres corporels et spirituels. La mort nous dissocie et nous sépare de notre monde. La résurrection rassemble dans l'unité : notre unité personnelle — chair et esprit —, et notre unité sociale : nous-mêmes, chacun avec les autres, dans un monde nôtre.

Comment comprendre cela d'une manière précise, cohérente et profondément significative ? Il y a là une grande tâche pour la réflexion des chrétiens. Nous essayons d'y apporter notre contribution.

Le point de départ et la démarche

Le point de départ d'une réflexion qui interroge sur le fait et le sens de la résurrection du Christ, c'est nous-mêmes comme chrétiens existant aujourd'hui, rassemblés en Eglise.

Nous sommes là : l'Eglise ; plus ou moins d'accord, plus ou moins divisés sur beaucoup de questions politiques, spirituelles, humaines, pas toujours certains de nos raisons de croire, mais du moins confessant cette foi en Jésus-Christ mort et ressuscité. Et personne, semble-t-il, n'a l'intention de rompre les ponts avec ses frères dans la foi, même si la vie est difficile ! De siècle en siècle on a annoncé la disparition de l'Eglise : elle est toujours là et donne un spectacle peu banal, secouée comme elle est par des exigences et des efforts de rénovation de fond en comble. Ce fait de notre présence aujourd'hui est sans intérêt pour les uns, énigme pour d'autres, question enfin. Pourquoi sommes-nous là, confessant la même foi, animés par une certaine espérance, envers et contre tout ? Une théologie de la résurrection commence avec ces interrogations **qui naissent sur les lieux mêmes de l'existence des hommes aujour-**

d'hui. Au matin de la Pentecôte les gens s'étonnaient de ce qui se passait : « Qu'est-ce que cela veut dire ? » (*Ac 2,* 12). Pierre prit alors la parole et fit un retour sur le passé :

> C'est bien ce qu'a dit le prophète...
> Jésus le Nazaréen, cet homme que Dieu a accrédité...
> cet homme qui avait été livré,
> Dieu l'a ressuscité, ce Jésus ; nous en sommes tous témoins (*Ac 2,* 14-36).

De même la question qui naît aujourd'hui de notre existence nous renvoie, vers le passé, à l'origine de l'Eglise source et lumière pour nous. Envisagée à partir de cette source et dans cette lumière, notre existence devient signe. S'il est avéré que nous sommes nous-mêmes, comme Eglise, signes authentiques de la résurrection du Christ, nous avons fait ce que nous devions : rendre compte de notre foi en Jésus, le Christ notre Seigneur.

Ce retour sur le passé sera le moment d'un examen des documents du Nouveau Testament ; en eux des communautés se sont expliquées sur elles-mêmes en se référant à Jésus comme à celui dont elles tenaient leur existence.

Que disent les textes ? Il n'est pas sûr que nous en ayons une idée nette. Mille fois lus ou entendus, et rarement reçus avec un esprit attentif.

Quelle est leur cohérence ? Peut-on y croire sans abdiquer la raison ? S'intéresser à une affaire de ce genre — la résurrection d'un homme ! — est-ce délirer, adhérer à des mythes faux ? Ou bien y a-t-il dans les expériences relatées une cohérence qui permette aux hommes que nous sommes d'accorder leur attention aux hommes qui ont vécu et dit cela ?

Que signifie un tel message, pour ceux qui l'ont transmis, et pour nous ? Non seulement les textes consignent des faits mais encore ils expliquent le sens attaché, selon eux, à ces faits. Prenant pour guide ce sens, nous verrons si ces textes, d'abord assez opaques, deviennent le « clair miroir des Ecritures » [1], où se découvrent nos raisons de croire en un événement décisif pour notre existence. Nous nous demanderons alors ce que peuvent espérer, dans leur vie corporelle et leur histoire, des hommes qui croient aujourd'hui en la résurrection.

---

1. **Formule d'une belle oraison de l'Eglise protestante de France.**

PREMIER TEMPS : LE POINT DE DÉPART

S'il ne se passe rien dans nos Eglises qui ne soit source de questions pour nous-mêmes et pour d'autres, il est inutile d'ouvrir le dossier de la résurrection du Christ. Nous partons du fait qu'il se passe quelque chose. Et chacun pensera ici à ce qui lui est arrivé à lui-même, un jour ou l'autre, ou encore à ce dont il aura été témoin ou confident, dans la vie d'un autre, et qui s'est enfoncé en lui comme une question impossible à déloger. Si bien qu'il est, lui aussi, dans la foule de ceux qui, « stupéfaits, se disaient, interdits, l'un à l'autre : que peut bien être cela ? » (*Ac 2,* 12).

C'est le premier temps.

DEUXIÈME TEMPS : TÉMOIGNAGES DES COMMUNAUTÉS PRIMITIVES

La différence entre les hommes qui écoutent Pierre au matin de la Pentecôte et nous, c'est que, n'étant pas nous-mêmes contemporains des événements dont celui-ci les entretient, nous avons affaire non aux témoins *en chair et en os* mais aux témoins *dans le corps ecclésial.* Ce corps, c'est l'Eglise qui tient en mains des documents : ceux-ci ont été constitués par les communautés primitives, puis conservés dans une intégrité matérielle suffisante [2] et une communion de pensée dont nous allons bénéficier en même temps que nous essayerons de la vérifier : tout comme les auditeurs de Pierre, qui, à la fois, bénéficiaient de son témoignage et étaient en mesure de le vérifier [3].

Les documents et leur contenu global

Les documents majeurs relatifs à la résurrection du Christ ne font état ni de Jésus seulement ni de la communauté primitive seulement. Ils présentent, en un double mouvement, *Jésus* qui suscite et forme une communauté à laquelle il révèle Dieu son Père et donne son Esprit, *et une communauté* qui perçoit, dans ses relations avec Jésus, des raisons de le confesser comme Christ et Seigneur [4].

---

2. On sait que cette intégrité matérielle a fait l'objet d'une étude très minutieuse pendant plusieurs décennies, dans les commencements de l'exégèse scientifique moderne.

3. On pourrait relire ici le discours de Pierre, *Ac 2,* et noter ce qui, compte tenu des circonstances et de l'esprit du temps, s'adressait à l'intelligence des auditeurs en les invitant à se faire une idée personnelle de la question.

4. On sait que le terme *Seigneur* est le titre choisi par les premiers chrétiens pour désigner le Christ ressuscité et le confesser comme l'égal du Père.

Ainsi les traditions évangéliques constituent une parole qui n'est Parole de Dieu qu'en étant engendrée au sein de groupes d'hommes confessant comme Christ et Seigneur ce Jésus de Nazareth qui leur a parlé. De même que la chair du Christ a été engendrée dans le sein de la Vierge Marie par l'opération de l'Esprit Saint, de même la Parole de Dieu — celle du Nouveau Testament consacrant et accomplissant l'Ancien — a été formée dans le sein des communautés primitives confessantes, mais par l'initiative de celui qui leur a parlé et qu'elles reconnaissent comme Fils de Dieu [5].

On range en deux groupes les témoignages relatifs à la résurrection :

1. des proclamations de foi qu'on trouve surtout dans les épîtres de saint Paul ;

2. les récits plus développés et, dans leur forme actuelle, de composition ultérieure, qui terminent nos quatre évangiles. A vrai dire ils en sont plutôt la *première page,* celle en laquelle toutes les autres ont été écrites [6].

Dans les uns et les autres, il est question, en une unité organique étroite, de la mort et résurrection du Christ et du premier essor d'une communauté de foi, d'espérance et de charité.

Les témoins ont rencontré Jésus vivant ; ils l'ont reconnu comme étant celui avec lequel ils avaient vécu, mais en même temps cette rencontre était pour eux renaissance et progrès dans la foi. La rencontre du Ressuscité se confirmait pour eux par la *conversion* des cœurs qu'elle opérait en eux en les rassemblant ; et leur communauté s'affermissait par la référence à l'origine : ce Jésus qui se manifestait à eux, au-delà de sa mort.

Jésus ressuscité est l'origine de leur communauté, mais cette communauté est la matrice dans laquelle s'est formé le langage qui l'a confessé vivant en rapportant les expériences des témoins.

Certes, la visite des femmes au tombeau trouvé vide et les apparitions sont des sujets essentiels ; mais il convient d'en traiter

---

5. Sur cette relation de Jésus à la communauté et de la communauté avec Jésus dans l'acte même où s'engendre la Parole de Dieu, on pourra se reporter au livre du P. J. GUILLET, *Jésus devant sa vie et sa mort,* Paris, Aubier, 1971, spécialement p. 18-19. — Voir également l'ouvrage du P. X. LÉON-DUFOUR, *Les Evangiles et l'histoire de Jésus,* coll. Parole de Dieu, Paris, Seuil, 1963, où l'auteur a montré comment le témoignage des communautés nous permet d'atteindre non seulement les communautés primitives mais, par la médiation de celles-ci, Jésus lui-même.

6. Voir A. Michael RAMSEY, *La résurrection du Christ,* coll. Christianisme en mouvement, Paris-Tournai, Casterman, 1968, p. 11.

en liaison avec le fait de la renaissance et de l'essor d'une communauté de foi qui est l'Eglise : le Christ qui n'est plus au tombeau rassemble une communauté de disciples et lui donne sa vie. Le Christ qui se manifeste dans des apparitions, c'est le Seigneur qui fait naître ses témoins à la foi et à l'espérance.

Les apparitions ne pouvaient pas ne pas être transitoires, puisque le Seigneur ressuscité n'est pas ici ou là seulement, mais remplit l'univers instauré en lui. Les apparitions localisées cessent quand les témoins se sont élevés à la foi pure, la seule relation avec le Christ ressuscité qui convienne pleinement dans la condition terrestre. Le signe permanent de la résurrection c'est la communauté des fidèles, l'Eglise. Toutefois le fait de l'Eglise s'origine lui-même à certains événements relatifs à Jésus de Nazareth qui a été crucifié et dont les disciples ont assuré qu'ils l'avaient rencontré vivant, après sa mort sur la croix. Au sein du problème général de la naissance et de l'essor de l'Eglise, nous rencontrons donc le problème précis de la résurrection de Jésus, dont des hommes se sont donnés publiquement comme les témoins. Pas seulement des gens qui ont *cru* en Jésus Vivant, mais au sens strict, des hommes qui ont *vu, entendu.* Comment se lient, en eux, ces deux côtés d'une seule expérience : voir, croire ? La question nous importe, car c'est sur la base du témoignage des apôtres, transmis dans l'Eglise, que nous croyons. Leurs raisons sont les nôtres, la valeur de leur démarche fonde la valeur de notre propre adhésion. Si, rassemblés dans l'Eglise, nous ne sommes pas seulement une énigme pour nous-mêmes mais un signe, une communauté qui éclaire et nourrit la foi de chacun, c'est que nous pouvons répondre à ces interrogations : que vaut la foi des apôtres ? quelle raison avons-nous de les croire ?

Une réponse précise suppose que nous sachions lire les témoignages des Ecritures et qu'ensuite, à partir d'eux, nous nous fassions une idée claire du chemin parcouru par les apôtres jusqu'à la foi au Christ ressuscité. *Cohérence* de leur expérience. Cette cohérence est une condition non suffisante, mais nécessaire de notre propre acte de foi. Enfin, comme nous l'avons déjà dit, nous aurons à dégager le *sens* de ce qu'ils ont cru : sens pour eux, et sens pour nous.

Les textes : que disent-ils[7] *?*

Nous commençons par trois confessions de foi : celle de *1 Co 15,* 3-5, puis celle de *Ph 2,* 6-11, enfin celle de *1 Tm 3,* 16.

---

7. Nous nous en tenons à des analyses partielles qui peuvent être lues en relation avec les longues études du P. X. Léon-Dufour dans *Résurrection de Jésus et message pascal,* coll. Parole de Dieu, Paris, Seuil, 1971.

1 Co 15, 3-5 [8]

C'est le plus ancien *écrit* qui confesse la résurrection du Christ : cette lettre aux Corinthiens date des années 55/56 ; et notre formule est encore antérieure. Elle se reconnaît à un certain rythme :

> Je vous ai transmis en premier lieu ce que j'avais moi-même reçu :
>
> que le Christ est mort — pour nos péchés — selon les Ecritures,
> qu'il a été enseveli,
>
> qu'il est ressuscité — le troisième jour — selon les Ecritures,
> qu'il s'est fait voir de Céphas.

Il est malaisé de fixer où s'arrête cette formule et où saint Paul reprend le fil de son écrit. En l'insérant dans le tissu de sa lettre, l'Apôtre entend rappeler à ses correspondants « la Bonne nouvelle à laquelle ils ont cru et par laquelle ils sont sauvés : la Parole qu'il a lui-même reçue et qu'il transmet, à son tour, comme le cœur de la foi ». Il ne s'agit pas, pour lui, de démontrer ce qui, dans l'esprit des Corinthiens, serait incertain ; il rappelle une certitude de foi, l'événement incontesté à partir duquel a procédé la prédication de l'Eglise.

On remarquera la composition : énumération d'une suite. Le Christ est mort — a été enseveli — est ressuscité — s'est fait voir. La résurrection du Christ est ainsi présentée dans la trame de notre histoire, dans une suite temporelle. Trois points sont de l'ordre des faits repérables dans le temps : la mort en croix, l'ensevelissement, l'apparition à Pierre. En même temps, cette suite temporelle est coupée par ce qui ne peut être vu comme tel : la résurrection. « Il est ressuscité ». *L'acte* de la résurrection ne s'insère pas dans la série comme épisode particulier susceptible d'être perçu. Il est affirmé parce que ses conséquences ont été constatées : le Christ, qui était mort, « s'est fait voir de Céphas ».

On voudra bien prendre garde au verbe par lequel est signifiée l'apparition : « il *s'est fait voir* de Céphas », traduction qui rend au mieux le sens du verbe grec, un passif — *ôphthê* —, dont le sujet est Dieu en personne, comme l'attestent d'autres emplois dans l'Ancien Testament. Un tel verbe souligne l'aspect passif en l'homme auquel Dieu se manifeste : l'initiative appartient à celui qui « se fait voir ».

On aura, d'autre part, noté les deux mentions de l'Ecriture : « selon les Ecritures ». L'événement global, incarné dans une suite d'épisodes, est interprété en même temps qu'affirmé : interprété à la lumière des Ecritures. Les premiers chrétiens ont reconnu en Jésus mort et ressuscité celui qui répond à l'attente d'Israël, et c'est dans l'Ancien Testament qu'ils ont trouvé les notions et le langage qui leur ont permis de se dire à eux-mêmes le sens d'un tel événement [9].

---

8. Nous renverrons souvent, par les initiales XLD, au livre mentionné note 7. Nous ne signalerons pas la référence quand il s'agira d'une citation courte. L'étude du présent texte se trouve p. 30-37.

9. Ce point mériterait à lui seul une longue étude : il y a là un fait très important pour la juste intelligence des écrits du Nouveau Testament.

Cette confession de la mort et de la résurrection du Christ est en même temps une proclamation de notre salut : le Christ est mort pour nos péchés. Mis au tombeau, il est vraiment le vaincu, la victoire de la mort est complète. Mais il est ressuscité : la mort est défaite sur les lieux mêmes de son triomphe.

Mort	il est ressuscité
enseveli	il s'est fait voir de Céphas.

D'un verset à l'autre, les deux parties se répondent.

Mort et sépulture, résurrection et apparition se succèdent, mais, en même temps, se recouvrent. C'est une suite qui s'inscrit dans l'histoire des hommes ; mais, en même temps, c'est un événement un, indivisible, et compris dans le grand dessein de Dieu. « Ainsi le mystère ne peut être réduit à un simple événement du passé, fût-ce à la victoire de Dieu sur la mort de Jésus, mais il donne sens à cette mort et débouche sur une présence permanente et rédemptrice. L'intérêt de la communauté qui s'exprime ainsi va non pas à l'évocation d'une histoire ancienne, mais à l'histoire actuelle des hommes qui doivent sans cesse se référer au témoignage ainsi porté au Christ ressuscité et rédempteur » (XLD, p. 37).

Les deux autres textes que nous allons maintenant présenter expriment la même confession de foi, mais ils ont une structure très différente. Alors que celui-là déroule une *suite* dans la *trame de notre histoire,* ceux-ci célèbrent l'événement comme une intervention de Dieu qui vient *d'en-haut* et nous atteint, pour ainsi dire, à la *verticale.*

Ph 2, 6-11 (XLD, p. 57-59)

Lui qui, ayant la condition de Dieu,
n'estima point devoir se maintenir à l'égal de Dieu,

mais il s'anéantit lui-même
en prenant la condition d'esclave ;

devenu à la ressemblance des hommes
et étant, par son aspect, reconnu comme homme,

il s'humilia lui-même
devenu obéissant jusqu'à la mort (et à la mort sur une croix).

C'est pourquoi Dieu l'a exalté au plus haut
et l'a gratifié du Nom qui est au-dessus de tout nom,

pour qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse
(aux cieux, sur terre et dans les enfers),

et que toute langue proclame : JÉSUS-CHRIST EST SEIGNEUR
(à la gloire de Dieu le Père).

Ce passage est un hymne que les premiers chrétiens chantaient à la gloire du Fils de Dieu fait homme, mort et ressuscité. Il ne relate pas une suite **d'événements de l'histoire ; il célèbre un mystère qui procède de l'éternité de**

Dieu, mais nous atteint dans l'histoire, en un point qui est nettement indiqué : la mort sur la croix. Il est bâti sur une opposition : abaissement-exaltation du Christ notre Seigneur. L'antithèse s'exprime par le moyen de l'opposition « esclave - Seigneur », qui est un couple de termes remarquable, servant à définir une des relations fondamentales qui constituent les hommes en société, celle qui est analysée dans la fameuse dialectique du « maître » et de l'« esclave » [10].

En se faisant homme et esclave, le Fils de Dieu, le Seigneur, a vaincu, par son abaissement, toute forme de volonté de puissance, la passion des « maîtres ». Esclave, il fait le sacrifice volontaire de sa vie et surmonte ainsi la tendance invétérée des « esclaves » : l'attachement à la vie à tout prix, même au prix de la liberté. Par ce double abaissement et cette double victoire, le Christ est entré dans sa gloire.

Dans cette composition, l'exaltation du Christ coïncide avec le fond de son abaissement :

> devenu obéissant jusqu'à la mort...
> C'est pourquoi Dieu l'a exalté.

« Il ne s'agit pas de la succession (horizontale) de deux événements — mort, résurrection —, mais de la compréhension de deux mondes » (monde de Dieu, monde de l'homme pécheur, dont le Christ est la liaison). C'est l'acte indivisible de l'incarnation-rédemption qui est affirmé, tel que Dieu l'accomplit en son éternité, alors même qu'il advient pour nous dans le temps d'une histoire. Eternité de Dieu et histoire humaine ne s'excluent ni ne se confondent : l'éternité est la source de notre histoire et se manifeste en elle. Dans cette histoire l'acte de Dieu, éternel et simple, se déroule en une suite d'événements, avec un certain nombre de seuils décisifs : alliance avec le peuple d'Israël, ruine de Jérusalem, vie, mort et résurrection de Jésus.

Nous aurons à revenir sur cette organisation des deux composantes : l'horizontale du temps et la verticale de Dieu qui agit, ici, maintenant, en notre faveur, sans écraser les structures de notre condition humaine et de notre histoire, mais bien plutôt en les consacrant comme le lieu même de notre vie avec lui.

1 Tm 3, 16 (XLD, p. 59-60)

Il est grand le mystère de la piété :

1. Celui qui a été manifesté dans la chair,
2. a été justifié dans l'esprit,
3. a été présenté aux anges,
4. a été annoncé aux nations,
5. a été cru dans le monde,
6. a été enlevé dans la gloire.

---

10. Voir notre écrit *Luttes de classes et société,* dans *Cahiers de l'actualité religieuse et sociale* 44 (15 oct. 1972) 36-38.

Cet autre hymne est de même structure que le précédent, mais plus complexe. Nous retrouvons l'opposition entre le haut et le bas :

le haut : l'esprit, les anges, la gloire
le bas : la chair, les nations, le monde

mais pas d'une seule pièce ; le bas et le haut sont entremêlés en une triple antithèse, dans un mouvement général qui va de bas (« manifesté dans la chair ») en haut (« enlevé dans la gloire »), mais pas dans un déploiement linéaire. C'est une totalité toujours présente en son entier et reprise par trois fois :

— versets 1 et 2,
— versets 3 et 4 (noter l'inversion : le haut, les anges, est maintenant premier, à la différence de la première antithèse),
— versets 5 et 6.

« Tout est inclus déjà dans le premier diptyque. La terre s'unit au ciel ; dans le deuxième diptyque encore, le ciel et la terre reçoivent la même Bonne Nouvelle ; et à nouveau, dans le troisième, le monde croyant est, en Jésus, élevé au ciel. Tout y est présent à la fois, le ciel et la terre sont réconciliés » (XLD, p. 60).

On l'aura remarqué : aucune mention de la résurrection, ni des apparitions, ni même de la mort en croix. L'idée qui revient, dans chacun des six verbes employés, est celle de la manifestation tant dans l'humiliation de la chair que dans la gloire de l'esprit. Mais l'humiliation dans la chair est en même temps manifestation dans la gloire puisque c'est en elle que le Christ a été annoncé aux nations et cru dans le monde. Inversement la manifestation de sa gloire suppose les humiliations de la chair : s'il est justifié dans l'esprit, c'est qu'il avait encouru la mort des impies. S'il est présenté aux anges, c'est qu'il avait été abaissé au-dessous des hommes. Et s'il a été enlevé dans la gloire, c'est qu'il avait été plongé dans l'ignominie.

Or c'est ce mystère-là, le mystère du Fils de Dieu, Fils de l'homme, qui fonde l'histoire où se sont produits les événements de notre salut, qui l'expriment et l'accomplissent : mort, mise au tombeau, résurrection, apparitions. Dès lors, qu'on ne cherche pas à superposer les deux types de confession, en les confondant. Sentons plutôt combien l'une appelle l'autre : ce qui se produit dans l'histoire (premier type de confession, *1 Co 15*) est vraiment ce que la foi en dit : le mystère du Fils de Dieu abaissé, crucifié, ressuscité et exalté. Il est donc nécessaire qu'on ait, en même temps, une confession de foi qui célèbre le mystère dans son unité globale et simple (c'est-à-dire sans succession dans le temps) et de manière paradoxale (c'est-à-dire en unissant les contraires, le bas et le haut, le terrestre et le céleste, l'humiliation et la gloire) : c'est le deuxième type. Et à l'inverse, si le mystère du Fils de Dieu, médiateur entre Dieu et les hommes, est vraiment le paradoxe que proclame une telle confession, il va de soi que ce paradoxe présente, dans une histoire, ses divers aspects : abaissement, crucifixion, apparitions, comme une suite temporelle où se manifeste aux disciples le mystère accompli. C'est le premier type. Bref, la terre et le ciel sont, paradoxalement, un : donc ce qui est voulu et fait par Dieu, de toute éternité, s'accomplit dans la réalité de notre existence historique, c'est-à-dire encore, dans la forme du temps.

Nous reviendrons sur cette implication mutuelle des deux types de langage, quand nous nous serons mieux familiarisés avec eux, en examinant les récits évangéliques où nous allons les retrouver.

Les récits évangéliques

Nous n'étudierons pas tous les textes ; et nous nous occuperons d'abord de récits d'apparitions. Cela pour deux raisons : c'est là que les deux types de langage déjà rencontrés peuvent être observés [11] ; en outre, ce sont les apparitions, et non les visites au tombeau trouvé vide, qui ont été décisives pour la foi des apôtres.

La lecture attentive permet de remarquer que tous les récits de visite au tombeau et d'apparitions privées (par exemple à Marie de Magdala, aux disciples d'Emmaüs...) nous orientent, dans les évangiles de saint Matthieu, de saint Luc et de saint Jean [12], vers une apparition aux apôtres réunis. C'est autour de ces derniers récits que nous regrouperons nos remarques. Donc : *Lc 24,* 36-49 ; *Jn 20,* 19-29 [13] ; *Mt 28,* 16-20.

De ces récits, comme de l'ensemble des évangiles de la résurrection, deux choses ressortent à l'évidence :

1. Personne ne s'attendait à ce qui arrive.
2. Ce qui arrive tient à une initiative extérieure au groupe des disciples.

Quant aux effets de cette initiative et à ce qui s'ensuit, il convient d'en parler distinctement pour chacun de nos textes, car les auteurs n'ont pas traité leur sujet de la même façon.

Lc 24, 36-49

Saint Luc s'est longuement intéressé au cheminement des disciples jusqu'à l'acte de foi qui reconnaît le Christ en celui qui se manifeste à eux. Dans le récit des disciples d'Emmaüs il a d'abord noté que « leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître » (v. 16) — nous aurons à nous demander pourquoi —, puis il a souligné leur désarroi : « nous espérions, nous, que c'était lui qui délivrerait Israël » (v. 21), et leur incrédulité (vv. 22 et 24) ; ensuite il a évoqué une leçon d'Ecriture Sainte faite par ce voyageur inconnu, pour relire les événements à sa lumière. Enfin, le dénouement : « ils le reconnurent à la fraction du pain » ; expression qui fait songer à l'eucharistie, sans qu'on puisse affirmer que Luc ait voulu la désigner ici.

---

11. On comprendra aisément que les récits de visite au tombeau ne peuvent s'apparenter qu'au premier type, celui où prédomine l'ordre de succession dans le temps.

12. Le cas de saint Marc est différent : après un seul récit de visite au tombeau, *16,* 1-8, ce que l'on appelle la finale de Marc est un résumé qui énumère trois apparitions : à Marie de Magdala, aux disciples d'Emmaüs (semble-t-il) et aux Onze.

13. Nous ne parlerons pas de *Jn 21,* qui appartient à un autre ensemble.

Les deux compagnons reviennent, sur-le-champ, à Jérusalem où ils trouvent les Onze réunis ; le récit nous conduit ainsi vers le groupe des apôtres. Suit le récit d'apparition au groupe entier : versets 36-49.

Il se tint au milieu d'eux (v. 36). — Il n'est pas dit qu'il ait eu à entrer, encore moins à traverser murs et portes fermées.

« *Paix à vous* ». — Mention de la stupeur et de l'effroi : « ils s'imaginaient voir un esprit ». Ils ne le reconnaissent donc pas. — Insistance sur l'incrédulité : « Pourquoi tout ce trouble, et pourquoi douter... ? » « Et comme dans leur joie ils se refusaient à croire et demeuraient ébahis » (comme des gens qui n'en croient pas leurs yeux ni leurs oreilles).

Cette incrédulité est vaincue par deux démarches : l'une, avec l'aide des sens corporels : « touchez-moi » (mais le texte ne dit pas qu'ils l'aient touché) ; l'autre, par la mémoire et l'intelligence, comme avec les disciples d'Emmaüs : « Telles sont bien les paroles que je vous ai dites quand j'étais encore avec vous : il faut que s'accomplisse tout ce qui est écrit de moi dans la Loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes. Alors il leur ouvrit l'esprit à l'intelligence des Ecritures... » (vv. 44-45).

Et l'on notera en quels termes celui qui *est là* à leur parler et à leur ouvrir l'esprit rappelle les paroles qu'il leur a dites : « telles sont bien les paroles que je vous ai dites quand *j'étais encore* avec vous ».

Donc, sa manière d'être là maintenant n'est pas assimilable à sa manière d'être avec eux, antérieurement à sa mort.

L'incrédulité vaincue, les voilà témoins : « De cela vous êtes témoins ». Et « cela », ce n'est pas seulement sa présence visible, constatée, reconnue, mais l'ensemble du mystère de la mort-résurrection, qui accomplit pour tous le salut (vv. 46-47).

Constitués témoins, ils reçoivent la promesse du don de l'Esprit, qui les mettra en état de remplir cette mission dans toutes les nations, à commencer par Jérusalem.

Le récit se termine par la brève mention de ce que nous appelons Ascension (vv. 50-51) : « Il se sépara d'eux » [14].

Les disciples reviennent à Jérusalem et « ils étaient continuellement dans le temple à louer Dieu ». Ici se termine l'évangile de saint Luc, dans le temple, là même où il avait commencé.

On a ainsi les composantes suivantes (XLD, p. 124) :

1. Situation des disciples après la mort de Jésus.
2. Initiative venant de Jésus.
3. Reconnaissance (laborieuse) de Jésus : il faut non seulement surmonter la surprise, mais surtout vaincre l'incrédulité, incrédulité signalée par tous les évangiles, et dans la finale de Marc avec une insistance qui est bien dans la manière du second évangéliste (même s'il n'est pas l'auteur de cette finale).
4. Mission confiée aux témoins.
5. Séparation.

On va retrouver ces composantes dans le récit de saint Jean, mais le traitement y est assez différent, car on a une reconnais-

---

14. En grec, c'est le même verbe qu'au v. 36 : « il se *tint* au milieu d'eux », mais avec une particule qui marque la séparation.

sance quasiment immédiate de la part des disciples ; tout le thème de l'incrédulité est reporté sur l'apôtre Thomas et traité à part [15].

Jn 20, 19-29

Désarroi des disciples d'Emmaüs, notait saint Luc. Crainte des apôtres et disciples enfermés chez eux par peur des Juifs, indique saint Jean.

Jésus vint et se tint au milieu d'eux. — Même verbe que chez Luc : « il se tint ». Quant à « il vint », ce verbe est moins à comprendre au sens immédiat de « il entra » qu'au sens, fréquent chez saint Jean, selon lequel il désigne la venue du Christ ressuscité parmi les siens, comme le note la traduction œcuménique de la Bible en renvoyant à *Jn 14,* 3. 18-19 ; *16,* 16 ; *1,* 9.

« *Paix soit à vous* ». — Même salutation que chez saint Luc.

Ce disant, il leur montra ses mains et son côté. — Si l'on est un peu familier avec la manière de saint Jean qui exprime souvent ce qu'il veut dire en s'aidant du symbolisme qui émane des réalités corporelles, on sera porté à penser que cette tournure — « il leur montra ses mains et son côté » — désigne le mystère même du Christ rédempteur, qui, chez saint Luc, est rappelé aux disciples par le moyen des Ecritures. « Il fallait que s'accomplisse tout ce qui est écrit de moi », dit saint Luc : allusion évidente à la passion, dans l'éclairage de tout l'Ancien Testament. C'est cette même passion, et avec le même sens, qui est évoquée ici par la formule de saint Jean. En tout cas, ce qui paraît important à noter, c'est que la reconnaissance du Ressuscité ne se fait pas par le seul acte de voir avec les yeux, mais à la faveur d'une intelligence commençante du mystère de sa passion et de sa mort, mystère rendu ici accessible aux disciples par les mains percées et le côté ouvert. Notons, en outre, la formulation très sobre de saint Jean qui dit seulement : « il leur montra ses mains et son côté », et qui, par cette sobriété, évoque tout le mystère de la passion et du salut. L'insistance mise par Thomas sur les cicatrices laissées par les clous a sans doute le mérite d'exprimer la nécessité que le Ressuscité soit celui-là même qui a été crucifié ; mais elle dénote peut-être aussi une tendance de l'incrédule à vouloir un constat d'identité par vérification des signes particuliers. Or jamais un tel constat, à lui seul, n'engendrerait la foi.

Les disciples furent remplis de joie à la vue du Seigneur. — La joie, fruit de la présence reconnue et goûtée.

Mission confiée : « *Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie* ».

« *Recevez le Saint-Esprit* ». — A la différence de saint Luc, saint Jean a réuni apparition du Christ et don de l'Esprit.

Enfin il n'est pas dit que le Christ se sépare d'eux, qu'il disparaît, mais c'est impliqué par la suite du texte, vv. 24-25.

Quant au récit relatif à Thomas, il est construit comme le précédent mais insiste sur l'incrédulité :

— situation des disciples (v. 26) ;
— initiative de Jésus « qui vint et se tint au milieu d'eux » ;
— reconnaissance par Thomas qui s'entend dire, selon sa téméraire demande : « porte ton doigt ici... ».

---

15. Que Jésus soit vu et non reconnu, saint Jean le note par ailleurs dans le récit de l'apparition à Marie de Magdala.

Alors que Jésus avait arrêté Marie de Magdala qui se jetait à ses pieds pour les étreindre : « Ne me retiens pas ainsi », il invite Thomas à le toucher. Il n'est pas dit, toutefois, que Thomas est allé jusqu'au bout de son incrédulité en mettant sa main dans le côté du Seigneur. Le mouvement du texte porte plutôt à penser qu'à l'instant même où le mystère de la mort et du salut lui est signifié [16], il reconnaît le Seigneur dans la foi :

« *Mon Seigneur et mon Dieu* » — écho, sur ses lèvres, des confessions de foi des communautés primitives.

Enfin, il n'est pas directement question de la mission ; mais n'est-ce pas elle, au fond, qui est évoquée par la béatitude qui achève le récit : « Heureux ceux qui croiront sans avoir vu » ? Ceux qui croiront par le témoignage des apôtres, en vertu de la prédication.

Dans ces deux récits de Luc et de Jean, le P. Léon-Dufour dégage (XLD, p. 125-128) une structure tripartite très apparente : initiative de Jésus, dans le présent ; reconnaissance, à la faveur d'un retour sur le passé ; mission qui tourne vers l'avenir. Et il montre que cette structure s'imposait à chacun des deux rédacteurs. Elle se retrouve, d'ailleurs, dans les récits d'apparitions privées : à plusieurs femmes, chez saint Matthieu (*28,* 9-10), à Marie de Magdala, chez saint Jean (*20,* 16-17).

Les apparitions ne se ramènent pas à la simple perception visuelle. Elles ont un aspect auditif et surtout elles provoquent un cheminement de l'intelligence aidée de la mémoire.

Celui qui se manifeste parle, avant tout pour ouvrir les esprits à l'intelligence des Ecritures et de ce qui s'est accompli ; il donne ou promet l'Esprit Saint ; il constitue des hommes ses témoins et leur confie une mission. De la sorte, les apparitions produisent une conversion des cœurs par l'accueil de la foi qui achève la perception en reconnaissance. Sans la foi, ils voient, mais ne reconnaissent pas celui qui est au milieu d'eux. Par la foi ils le reconnaissent ; et non pas seulement comme ce Jésus « qui était avec eux », mais comme le Seigneur qui, présent parmi eux, n'est plus là comme avant sa mort.

Cette structure temporelle de l'expérience des apôtres, témoins de la résurrection parce que convertis de l'incrédulité à la foi, peut être appliquée à tout disciple : « par son initiative qui est celle de Dieu même, le Ressuscité renouvelle sans cesse le *présent* du disciple » (XLD, p. 130).

---

16. « Voici mes mains, avance ta main et mets-la dans mon côté », formules très parallèles à celle du v. 20 « il leur montra ses mains et son côté » — sans mention des plaies, à la différence du v. 25 où Thomas avait lourdement insisté sur les marques laissées par les clous et la lance. On a ainsi, dans la bouche de Jésus, une révélation du mystère de la passion et du salut plutôt qu'une procédure de vérification d'identité.

C'est dans le temps d'une histoire où se succèdent, à leur rang, les moments d'une expérience globale, que se situe le cheminement des apôtres et des disciples, selon saint Luc et saint Jean : présent, passé, avenir. On aura reconnu là le même type de structure que dans la confession de foi de *1 Co 15*. Bien différent est le récit de saint Matthieu qui, lui, s'apparente, au contraire, au langage des confessions de foi de *Ph 2* et *1 Tm 3*.

Mt 28, 16-20

Le Christ vient à eux, et les disciples sont d'emblée dans une attitude d'adoration : « quand ils le virent, ils se prosternèrent ». Le Christ de l'apparition selon saint Matthieu ferait penser à un Christ en majesté, comme on en voit au porche de certaines cathédrales : c'est le Seigneur. D'ailleurs l'apparition se situe sur la montagne : c'est souvent sur la montagne que se manifeste la divinité, ainsi au Sinaï, dans l'Exode, et à la transfiguration, dans nos évangiles.

Il semble que les disciples n'ont pas à cheminer pour le reconnaître : d'emblée c'est du Seigneur qu'il s'agit. On a toutefois une brève résurgence du thème de l'incrédulité ou du moins de la difficulté à croire : « D'aucuns cependant doutèrent » [17].

Cependant ce doute n'entraîne aucune péripétie. Jésus ne le relève pas. Le récit enchaîne : « Venant à eux, Jésus leur dit ces paroles : tout pouvoir m'a été donné... » Déclaration très solennelle, suivie de l'envoi en mission (assez développé) qui ouvre vers l'avenir... jusqu'à la fin du monde : « Et voici que je suis avec vous jusqu'à la fin du monde ».

L'évangile de saint Matthieu commençait avec la généalogie de Jésus, fils de David, fils d'Abraham. Il embrasse ainsi toute l'histoire, depuis Abraham jusqu'à la fin des temps !

Ces notations suffisent pour mettre en relief la différence entre le récit de Matthieu et ceux de Luc et de Jean. Il ne faut pas chercher à les harmoniser : on passerait à côté de leurs caractéristiques respectives, toutes importantes pour une expression tant soit peu complète du mystère du Christ ressuscité rencontrant les siens. Une telle rencontre s'est produite dans l'épaisseur de la réalité humaine, et c'est ce qu'attestent les récits de Luc et de Jean. Mais elle a pour origine le Seigneur en personne. Tout est de Dieu : le sacrifice volontaire de la vie, la résurrection, le don de la foi, la force qui constitue comme témoins des hommes assujettis, à cause de leurs péchés, à la faiblesse et à la précarité. C'est ce qui

---

17. Le P. Léon-Dufour a estimé qu'il y avait de suffisantes raisons pour considérer ce verset comme une insertion ultérieure dans le récit de *Mt* (p. 138-139). Il n'a pas convaincu tout le monde. Nous pensons pour notre part que ce verset peut être conservé sans que soit altérée la structure générale du récit, qui s'apparente, comme on le voit aisément, au genre « vertical » : le Seigneur est, ici, celui qui appartient au monde d'en-haut ; et c'est comme tel qu'il est adoré.

ressort du récit de Matthieu. Tout vient d'en-haut. Et c'est justement parce que celui qui est le Principe et le Centre est là, dans l'éclat de sa majesté et de son pouvoir souverain, que la mission confiée ouvre, avec puissance, vers un avenir qui s'étend, par-delà l'horizon, jusqu'à la fin des temps.

Convertis, à la faveur d'une démarche relatée par Luc et Jean et qui s'achève dans la promesse ou le don de l'Esprit, les témoins ont désormais la solidité du roc, en celui qui demeure avec eux à jamais.

La visite des femmes au tombeau

Si la découverte du tombeau vide n'a pas joué de rôle notable dans la naissance de la foi, elle n'en appartient pas moins à la tradition évangélique et contient une affirmation de grande portée : celui qui a été vu et reconnu Vivant n'est plus au tombeau. Sa Vie n'est pas seulement immortalité de l'âme : elle a ressaisi son corps qui participe, désormais, à la Vie propre de Dieu dans la gloire, et devient, comme tel, le centre du monde nouveau, la source de la grâce. Cette vie nous atteint dans l'Eglise par la réalité — matérielle - spirituelle — des sacrements ; par eux c'est le Christ qui agit, lui-même corps et esprit.

On dit : ces récits évangéliques de la visite au tombeau ne sont pas du genre historique, bien qu'ils donnent des indications de caractère historique. C'est vrai. Voyons comment, sans être du genre historique, ils nous donnent des indications sur des faits. Nous en examinerons deux, le récit de *Mc 16,* 1-8 et celui de *Mt 28,* 1-8.

En leur dernière rédaction, ces textes semblent bien indépendants l'un de l'autre ; mais ils utilisent des traditions antérieures. Chacun des deux auteurs a un point de vue qui commande une manière d'utiliser ces traditions et de comprendre l'événement. Il en résulte deux compositions assez différentes, bien que beaucoup d'éléments matériels se retrouvent, identiques, en l'une et en l'autre.

Prenons le corps du récit.

Chez Marc : une réflexion des femmes, en chemin, au sujet de la pierre. Mais celle-ci est déjà roulée de côté ; dans le tombeau, un jeune homme est déjà là. Frayeur. Message : « Ne soyez pas bouleversées. Vous cherchez Jésus le Nazaréen, *le crucifié. Il est ressuscité,* il n'est pas ici ; voici le lieu où ils l'ont déposé ».

Chez Matthieu : « voilà qu'il se fit un grand tremblement de terre : l'Ange du Seigneur étant descendu du ciel et entré roula la pierre et il s'assit dessus ». Aspect de l'éclair... Tressaillement d'effroi chez les gardes qui deviennent comme morts. Message : « Mais l'ange répondit et dit : Ne craignez pas. Je sais que vous cherchez Jésus *le crucifié.* Il n'est pas ici. *Il est ressuscité,* **comme il l'avait dit. Venez, voyez le lieu où il gisait ».**

Examinons d'abord *le message*. Il consiste essentiellement en ces mots que nous avons soulignés : *le crucifié, il est ressuscité.*

Les mêmes mots, exactement, se retrouvent chez Marc et chez Matthieu. On y reconnaît, en leur sobriété, le style des proclamations de foi en la résurrection, chez les premiers chrétiens.

Ainsi, dans les *Actes des Apôtres, 2,* 23-24 et *3,* 15 : « ... vous l'avez fait mourir en le clouant à la croix, mais Dieu l'a ressuscité ». Nous avons la même séquence : crucifié, ressuscité. Rappelons-nous également la proclamation de *1 Co 15,* 3-4 : « Le Christ est mort - il est ressuscité ».

Pourquoi, d'ailleurs, y aurait-il difficulté, quant à l'authenticité, à entendre, dans les paroles de l'ange, la voix des premiers chrétiens ? L'expérience spirituelle la plus authentique — et disons même : surtout celle-là — est toujours très difficile à exprimer avec des mots. C'est même presque impossible. Celui qui l'a faite élabore ensuite, peu à peu, une façon de la dire, en puisant dans le langage de sa communauté. Ce que les femmes ont perçu et compris, c'est ce que les premiers chrétiens ont ensuite confessé dans les termes les plus sobres, les plus stéréotypés. Et quand, dans les communautés, la conscience chrétienne a fait retour sur ses propres souvenirs pour essayer de les consigner dans des traditions d'où sont sortis nos évangiles, elle les a dits avec le langage même qui s'était alors formé dans son sein. Les souvenirs conservés sont venus à l'expression sociale, à travers un langage alors déjà formé et fixé.

Une expérience spirituelle vraie n'est jamais dite avec des mots qui seraient censés rapporter les choses comme elles ont été senties dans l'instant même. Dans l'instant même il n'y a rien eu de senti qui puisse s'exprimer avec des mots. De toute façon le langage pour le dire vient après. On peut rêver d'un langage qui ait l'allure du « vécu » avec de précieuses notations psychologiques ; mais cela c'est justement rêver. De ce qui s'est passé pour les femmes *dans l'instant* jusqu'à son expression communautaire objective, il n'y a pas d'autre chemin que celui du langage formé, reçu et authentifié par la communauté où ces choses se sont produites.

Maintenant examinons *les alentours du message*. Entre Marc et Matthieu la différence est flagrante.

Chez Matthieu, on reconnaît une manière de parler qui exprime une manifestation de Dieu, avec puissance, comme au Sinaï, par exemple, au temps de l'Exode : tremblement de terre, Ange du Seigneur, aspect de l'éclair, effroi. Au moyen de matériaux littéraires appropriés, déjà utilisés dans l'Ancien Testament, l'auteur signifie l'intervention de Dieu — l'acte de ressusciter Jésus — à laquelle il croit et qui est le cœur de son récit, le point sur lequel porte directement l'affirmation [18]. Sans rien décrire de l'acte de la résurrection

18. On aurait tort de s'imaginer que nous voulons insinuer ici qu'il n'y a pas eu de tremblement de terre, ni d'ange ni d'éclair. Nos remarques veulent aider à comprendre que la question de la réalité de l'intervention de Dieu n'est pas nécessairement liée à la question de la matérialité des phénomènes

lui-même, Matthieu semble bien vouloir mettre en relief la victoire de Dieu sur la mort. Ainsi l'Ange du Seigneur « s'assied sur la pierre » qui scellait le tombeau, c'est-à-dire qui consacrait la victoire de la mort sur la vie. On pense à saint Paul : maintenant « mort, où est ta victoire ? ».

Cette victoire de Dieu produit dans les hommes deux réactions de sens contraire, selon les dispositions respectives. Les gardes, figures de l'incroyance, sont comme morts. Nul ne peut voir Dieu sans mourir, a souvent répété la Bible. Au contraire, les femmes fidèles sont confortées : joie et grande hâte à porter aux autres la Bonne Nouvelle.

Chez saint Marc, réaction très différente : peur et silence (elles ne dirent rien à personne).

Au fond, la présentation de saint Matthieu fait penser à sa manière de rapporter l'apparition du Christ ressuscité aux onze disciples : un Christ en majesté, avons-nous dit, dans la plénitude de son pouvoir, et qui envoie, solennellement, annoncer l'Evangile à toutes les nations.

Quant à la présentation de saint Marc, plus sobre et qui coupe court : silence et peur, elle consonne très bien avec la théologie de cet évangéliste. Pour lui, comme on le voit tout au long de son évangile, le mystère du Fils de l'homme est resté incompréhensible au peuple, et même aux apôtres. De son côté, et pour éviter les malentendus, Jésus se tient sur la réserve : il ne veut pas qu'on dise qui il est, le Messie. Le mystère du Fils de l'homme n'est pas à la mesure des esprits, même les mieux disposés. Quand Jésus monte à Jérusalem et qu'il annonce sa passion, les disciples n'y comprennent rien ; ils ont peur (*Mc 10, 32*). Quand Jésus est arrêté, ils l'abandonnent et s'enfuient tous (*Mc 14, 50*). Saint Marc présente la résurrection comme il a présenté le mystère du Fils de l'homme. C'est sa signature.

Quant à la réalité de ce qu'il en a été, qui s'étonnerait vraiment que puissent coexister, en ceux qui vivent pareilles choses, la peur et la joie, le silence jusqu'au mutisme, puis la force d'une parole résolue ?

Conclusion

L'acte de la résurrection est impliqué par nos récits, il n'est nullement décrit. Ceux-ci, même celui de Matthieu, ne nous montrent pas le Christ sortant du tombeau. Ils affirment la résurrection et en indiquent une conséquence : « Il n'est pas ici ».

Ces récits, comme ceux des apparitions, nous mettent en présence d'une situation où le ciel et la terre se rencontrent. On peut traiter de mythologique une telle conception et récuser a priori cette jonction, au nom de la pureté de l'expérience spirituelle, de la dignité de Dieu et de l'homme. Dans ce cas, on admet la superposition de deux mondes, en parallèles : la terre d'un côté où la parole divine s'est fait entendre en un homme, et, de l'autre, le monde spirituel où cet homme est entré en « esprit et en vérité »,

---

cosmiques sur lesquels on pourra discuter à perte de vue selon le tempérament intellectuel qu'on aura.

nous laissant son inutile dépouille. A vrai dire, ce monde spirituel est plutôt, alors, celui de la pure intériorité de la conscience ; à la limite, il se confond avec le monde de la pensée pure tout au plus extériorisée par la parole ; et il n'est pas, au fond, *expérience pour moi.* Mais si vraiment il y a expérience spirituelle, dans l'unité de mon être, pour ma conscience intellectuelle et *sensible,* elle concerne aussi mon corps et ce prolongement de mon corps qu'est le monde extérieur objet de mes sens. Dès lors, on ne peut éviter d'admettre qu'il y a des points de jonction entre le monde spirituel (qui n'est pas un monde de la pensée pure) et mon moi corporel et psychique.

La question de l'authenticité et de la vérité d'une telle expérience est alors la suivante : cette jonction est-elle vécue, éprouvée et dite d'une manière digne de Dieu et digne de l'homme, c'est-à-dire telle que

— l'homme y soit homme, dans ses dimensions corporelles et spirituelles, ou encore naturelles et historiques,

— et que Dieu y soit Dieu, dans toute sa transcendance par rapport à la nature et à l'histoire humaine ?

La rencontre de la terre et du ciel est signifiée, dans nos récits, par la présence d'un personnage céleste. C'est habituel dans la Bible : l'ange est le messager de Dieu (à moins qu'il ne soit Dieu en personne, dans l'acte de sa manifestation ; ainsi « l'Ange du Seigneur », selon une terminologie que saint Matthieu reprend, justement). On peut épiloguer à perte de vue sur l'existence ou la non-existence des anges, sur la réalité objective ou la non-réalité d'une présence angélique. Cela dépend de la conception que l'on se fait, préalablement à la lecture des textes, du rapport général entre le divin et l'humain, le céleste et le terrestre. La question véritable est, ici, celle de la médiation entre le ciel et la terre, Dieu et les hommes. Quand on pense cette médiation en s'ajustant sur la vie, les manières, les paroles, les actes et la mort du Médiateur par excellence, il n'y a guère de difficulté intellectuelle majeure à admettre l'existence et la fonction d'êtres définis très précisément comme messagers, c'est-à-dire des médiateurs (c'est le sens du mot « anges »). Le Dieu de Jésus-Christ est le Père qui manifeste ce qu'il est par la profusion de « l'inutile », et qui ne témoigne jamais mieux de sa Puissance qu'en donnant à d'autres de faire tout ce qu'Il fait.

C'est pourquoi, plutôt que de discuter sans fondement sur les anges, nous proposons de réfléchir sur cette médiation que le Christ accomplit et dans laquelle il nous fait être intégralement nous-mêmes. Les apparitions du Ressuscité sont un terrain de prédilection pour une telle réflexion. Mais d'ores et déjà, et relativement aux récits **de visite au tombeau, nous pouvons dire ceci :**

De soi, le divin est irreprésentable : le langage humain ne peut pas le dire tel quel. Pourtant, si la rencontre du ciel et de la terre n'annihile pas l'homme, si elle reste conforme à la condition naturelle de celui-ci et à ses structures historiques, c'est que l'ineffable est dit, en quelque manière, et que la conscience humaine signifie, dans un langage raisonnable, ce qui lui arrive. Ou alors l'homme ne comprend rien ; il est enfermé dans un mutisme annihilant, à moins qu'il ne se mette à délirer.

Le problème c'est donc que l'ineffable soit dit dans un langage humain, mais dans un langage où le divin ne soit pas réduit à l'humain. Un langage qui unisse l'un et l'autre sans effacer leur différence.

L'action de Dieu ressuscitant le Christ est affirmée en référence à quelque chose qui est exprimé comme rencontre d'un ange et comme message reçu. Ce quelque chose, qu'est-ce donc ?

Le point d'origine de ce qui, au-delà de l'instant où on l'a éprouvé, est perçu comme un souvenir : le souvenir de cette rencontre. Comment ce souvenir est-il dit ? Non pas par un langage particulier, propre à ceux qui ont vécu « la chose », mais par le langage universel, objectif et moins personnel, qui s'est formé dans la communauté. Ce langage laisse tomber les aspects subjectifs particuliers, propres à l'expérience faite par les intéressés ; il dit seulement, dépouillé de toutes ces particularités contingentes, ce qui a été confirmé dans la communauté par les expériences collectives et nombreuses dont nous entretiennent les récits d'apparitions : « Jésus qui a été crucifié est ressuscité ».

Ce langage a été élaboré dans une communauté qui, de toujours, a compris ce qu'elle avait vécu, comme un don et non comme un produit de son propre dynamisme. Un langage, donc, qui s'est élaboré dans le sein de la communauté comme confession de foi, mais qui, en même temps, est présenté comme reçu : il est mis ici sur les lèvres d'un personnage céleste, un messager.

Est-ce que cette analyse insinue qu'il n'y a pas eu d'ange ? Ce serait une conclusion illégitime. Et d'ailleurs un telle question, si elle est posée, ne porte pas vraiment sur l'ange, mais sur la réalité même de la résurrection. Elle cache cette autre question : le Christ est-il vraiment ressuscité ?

Y a-t-il eu rencontre de ces hommes avec lui ?

L'annonce qui en a été faite correspond-elle à ce qui a été ? Vient-elle de Dieu ou bien est-elle fabrication humaine ?

On ne répond pas à cette question en accumulant des indices tendant à faire admettre qu'un ange a parlé. La réponse est dans **la démarche globale dont nous avons, en commençant, proposé le schéma.**

A partir de ce que nous sommes aujourd'hui, se retourner vers ce passé relaté dans des documents dont nous sommes en train d'examiner la teneur. Nous commençons à mieux entendre ce qu'ils disent ; nous allons étudier la cohérence de l'expérience qu'ils relatent, et celle-ci avérée, nous serons conduits à nous dire à nous-mêmes ce qu'un tel fait peut bien signifier pour nous, après avoir fait naître dans les premiers chrétiens la foi et l'espérance que nous savons. Si, à la faveur de cette relecture de mon passé et de mon présent, dans la lumière de ce fait, j'éprouve une plus grande cohérence avec moi-même et avec les autres, si ma vie devient plus sensée, si s'ouvre à moi un avenir plus significatif, je serai peut-être confirmé dans la foi et l'espérance qui étaient celles de ces hommes, et je serai autorisé à y reconnaître le fondement de mon existence.

Ce langage n'est pas une réponse toute faite ; mais cela met sur la voie d'une recherche et d'une réflexion qui, selon nous, peuvent aboutir.

Sens des évangiles de la résurrection

Nous venons d'expliquer quelques textes. Que signifient pour leurs auteurs les récits respectifs de la résurrection ? La réponse à cette question introduit à une meilleure compréhension du mystère. Nous renvoyons à la troisième étape de l'ouvrage du P. Léon-Dufour.

La suite de cet article abordera le troisième temps de notre démarche : ayant examiné les témoignages des communautés primitives et mieux compris ce qu'ils signifient pour elles, nous nous demanderons si c'est croyable et nous préciserons ce que ces textes signifient pour nous.

(à suivre)

F 75015 Paris
128, rue Blomet

Ed. POUSSET, S.J.
Centre d'Etudes
et de Recherches Philosophiques